

## Oscar

---

CURRAGOWER FALLS  
LIMERICK, IRLANDE  
FIN OCTOBRE

Elle n'aurait jamais tenu aussi facilement dans le coffre de sa voiture à lui. Il pose deux doigts contre son joli cou et appuie légèrement. Au cas où. Aucun pouls. Le coup a été fatal. Il glisse vers elle un ultime regard puis referme le coffre.

Il a les mains couvertes de son sang. Oscar contemple les curieux motifs qui se forment sur sa peau pâle. Pas de gants en latex, cette fois-ci. Il tente de réfléchir. Dans le froid, il bouge à peine, et regarde les minuscules perles rouges glisser le long de ses poils rêches jusqu'à son alliance. Son ventre le brûle – la sensation remonte jusqu'à sa poitrine. Il perd le contrôle ; sa respiration saccadée dessine des nuages dans l'obscurité. Oscar est en panique. En l'espace de trois minutes, l'homme s'est mué en un animal tremblant.

De l'autre côté de la rue, l'eau des chutes déferle. Oscar a déjà connu ce sentiment. C'était il y a longtemps, mais le souvenir est encore vivace. En CM1, il flanque à Annabel Klein un tel coup de poing au ventre que la fille vomit. Un autre souvenir le traverse. Cette fois, il est penché au-dessus de Brigitte et la regarde

mourir. Au loin retentit un funèbre carillon. Ce qui est fait est fait.

Un soudain battement d'ailes. Oscar lève les yeux et voit une nuée de cygnes piquer à travers le ciel du soir. Une bruine se met à tomber; le clapotis des gouttes se fait entendre sur les sacs en plastique qui jonchent le sol à ses pieds. Les éclats de verre d'un bocal brisé se mêlent à des sachets de pop-corn éventrés. À côté gisent une banane écrasée – la pulpe débordant de la peau – et un paquet de brownies maculé de sang.

Ne devrait-il pas inspecter une dernière fois le coffre de la voiture pour en avoir le cœur net?

Du bout des doigts, il cherche la poignée. C'est une berline, une Volkswagen. Différente de sa BMW. La voiture dans laquelle ils avaient tenté tant bien que mal de se réconcilier. Il avait tellement voulu rectifier le tir. Ses doigts glissent de gauche à droite à la recherche de la poignée. Il y a du sang partout sur l'insigne VW. Enfin, la voilà.

— Papa?

Il s'immobilise. Il n'avait pas vu les enfants s'avancer prudemment sur les gravillons.

— Elliot?

Son fils de neuf ans, en pyjama dans l'allée, est tout tremblant. Derrière lui se trouve Jess, sa fille de douze ans.

— Ça fait un temps fou que t'es sorti, papa, dit Elliot.

C'est plus une question qu'une affirmation.

Jess, perplexe, ouvre de grands yeux innocents. Il la voit balayer du regard ce qui reste des courses répandues dans l'allée. Pas question que ses enfants apprennent ce qui vient de se passer. Il faut les protéger, coûte que coûte. Ces acouphènes qui le reprennent. Sa bouche dessine un sourire forcé, qu'il espère convaincant.

Le visage de Jess devient livide à mesure qu'elle progresse vers lui. Il peine à supporter le bruit dans ses oreilles.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jess?

Il voit la bouche de sa fille bouger. Elle lui demande quelque chose.

— Qu'est-ce que tu as dit? crie-t-il.

— Où est maman? crie-t-elle à son tour.



## Kate

---

CURRAGOWER FALLS  
DÉBUT SEPTEMBRE

Kate n'arrivait jamais à décider si elle adorait ou détestait septembre. Une volée de feuilles en décomposition valsait au-dessus de ses pieds tandis qu'elle se hâtait de descendre les marches du campus de Clare Street et prenait promptement le chemin de la maison. Elle tressaillit en jetant un rapide coup d'œil à sa montre. Elle n'était pas en avance. Elle pressa le pas. Elle devait impérativement être rentrée avant 17 heures. Pas une seconde plus tard. C'était comme ça tous les jours, maintenant que les grandes vacances étaient finies. Cette nouvelle routine avait été d'autant plus compliquée à instaurer qu'elle n'avait pas travaillé cette année. Les choses étaient différentes du temps où ils possédaient leur maison sur la plage.

La journée avait été rude. Il fut un temps où Kate aurait sauté sur l'occasion de devenir directrice adjointe du département de communication visuelle. Elle en aurait été ravie. Mais c'était avant qu'elle n'ait d'autres impératifs. Elle aurait dû être enchantée qu'on lui propose ce poste si peu de temps après son retour à la vie active. Au lieu de cela, elle éprouvait une tristesse teintée d'une douce amertume face à cette offre qu'elle avait déclinée. La vie était faite de choix, et elle avait dû en effectuer un.

Simon Walsh, le directeur du département, lui avait jeté un regard incrédule.

— Tu me fais marcher. C'est de la provoc, pas vrai?

Le cœur lourd, Kate avait répondu par la négative.

— Mais, Kate, tu es la mieux placée pour ce poste, avait protesté Simon. Tu le sais. Je le sais. D'accord, tu viens à peine de reprendre du service, mais tu as le talent requis et tu connais ce département comme personne.

— Je sais bien, Simon. Et je suis flattée. Je t'assure. Mais tu sais comment c'est à la maison...

Elle avait eu une hésitation.

— C'est moins évident qu'il n'y paraît. Mon travail actuel, je le maîtrise. Directrice adjointe, c'est d'une tout autre envergure. Davantage de responsabilités, davantage de temps à passer sur le campus. J'y ai déjà réfléchi. Crois-moi.

Prenant conscience qu'elle était sérieuse, Simon avait passé une main distraite dans ses longs cheveux.

— On doit pouvoir trouver une solution. J'avais tellement hâte de t'avoir comme copilote.

Derechef, Kate avait hoché la tête. Sa décision était irrévocable.

— Je suis désolée. Il y aura d'autres candidats tout aussi qualifiés. De toute façon, je suis sûre que vous êtes tenus de rendre l'offre d'emploi publique, non?

Vexé, Simon avait fourré les mains au fond des poches de sa veste en lin froissée et avait pris la tangente.

Déjà Kate traversait Abbey Bridge et une bourrasque tourmentait son chignon mal attaché, menaçant de le défaire. Un cycliste passa à côté d'elle en rasant le trottoir. Elle sourit intérieurement. On aurait dit que la sacoche de cet homme contenait tous les biens qu'il eût jamais possédés en ce bas monde. Un chien noir et blanc plein d'allure était assis dans le panier à l'avant. De nouveau, elle consulta sa montre. Il lui restait quinze minutes à peine. Cela suffirait-il? Jadis, elle aurait pu prendre la voiture, mais ils n'en possédaient plus qu'une désormais, et

c'est Mannix qui l'avait aujourd'hui. Elle se mit à courir à petite foulée, ses bottes à lacets montantes frottant contre sa peau.

Soudain, Kate entendit une cavalcade derrière elle. Deux types en sweat blanc à capuche la dépassèrent en courant. Elle ne sut pas bien si l'un était la proie et l'autre le traqueur ou s'ils couraient ensemble. Quelques instants plus tard, une voiture de police fendit la circulation, sirène hurlante, à la poursuite des deux créatures en fuite, jusqu'à ce qu'elles empruntent une ruelle pour se soustraire aux regards. Imperturbable, Kate continua son trajet, rythmé par le va-et-vient de son cartable rempli de papiers qui claquait contre sa hanche.

C'était une ville où les nantis côtoyaient les démunis. Une ville où les quartiers sensibles n'étaient nullement dissimulés aux regards. Même si c'était monnaie courante de croiser ce genre d'individus, Kate se montrait prudente chaque fois qu'elle rentrait chez elle par les cités HLM, situées en bordure de là où se dressaient autrefois les murs de la ville. Elle était tout essoufflée, désormais. Nouveau coup d'œil à son poignet. Plus que cinq minutes.

Une fois parvenue aux anciens remparts du château du Roi Jean, Kate fut tout juste en mesure d'apercevoir sa maison sur l'autre rive du fleuve. Elle se la représenta mentalement, au détour d'une rangée de résidences qui surplombaient les chutes. Kate aimait ce quartier. Elle appréciait le fait qu'il avait probablement conservé le même aspect général au fil des siècles. Thomond Bridge et les chutes d'un côté, les basses collines avec leurs bosses et leurs rouleaux de l'autre. Les arches du stade Thomond Park, blanches comme des fanons de baleine, au loin. Le Treaty Stone<sup>1</sup> et, en face, l'église St. Munchin, sombre et massive. La promenade.

---

1. Pierre sur laquelle le traité de Limerick est réputé avoir été signé. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Elle traversa le pont au petit trot, mollets brûlants et transpirants, les cheveux finalement libérés valsant au vent et effleurant son visage. Elle avait la bouche sèche. Pourquoi n'avait-elle pas été fichue de boucler son dernier cours de la journée cinq minutes plus tôt?

Kate plongea la main au fond de son sac pour attraper son épais trousseau de clefs enchevêtrées, farfouillant parmi des boulettes de papier aluminium retiré à des sandwiches avalés sur le pouce. Elle parvint à franchir le seuil de la porte d'entrée – manquant de trébucher au passage – au moment même où les cloches de l'église se mirent à sonner 17 heures. Mission accomplie!

— Fergus?... Izzy?... Je suis rentrée.

Kate grimpa péniblement l'escalier menant à la cuisine, le cœur battant la chamade.

Là-haut, assis dans un coin de la méridienne, le regard fixé sur la pendule murale, se trouvait Fergus, lové dans une couverture polaire bleue. Il posa les yeux sur elle, puis sur la pendule, puis sur elle à nouveau. Sur l'écran de la télévision, à l'autre bout de la pièce, les images se succédaient à toute vitesse.

— Tu vois, je te l'avais dit, haleta Kate. Je te l'avais dit : 17 heures. À la maison pour 17 heures.

— J'ai remarqué, maman. Il est 17 heures pile. Mais t'as bien failli être en retard...

Il se tourna de nouveau vers la télé.

— Ouf! mima-t-elle avec les lèvres à l'adresse d'Izzy, qui était penchée au-dessus du bar à l'américaine et portait un tablier.

Izzy ne connaissait que trop bien les conséquences auxquelles s'exposait sa mère lorsqu'elle rentrait après l'heure convenue. Elle aussi avait été témoin de cette inquiétude à peine voilée, avait vu le volcan entrer en éruption, déverser de gigantesques torrents de colère et de confusion, et ravager les reliefs de la soirée. Et pourtant, ce soir, la réaction de Fergus ne traduisait pas le soulagement qu'il éprouvait normalement lorsque Kate passait la porte.



Ce soir, il y avait autre chose. Autre chose qui le rongea. Les doigts de Kate allèrent pour ébouriffer ses bouclettes, mais Fergus détestait qu'on lui touche la tête. À la place, elle posa une main sur son épaule.

— Tu as passé une belle journée? demanda-t-elle en fixant la nuque de son fils.

Izzy, l'air grave, leva le nez de ses devoirs étalés sur le bar de la cuisine. Aucune réaction de la part de Fergus.

— Tu as passé une belle journée, soldat? demanda-t-elle de nouveau.

— Ouais, si on veut...

C'est alors que Kate remarqua la créature velue et familière qui traversait l'écran tel un mastodonte, raclant le pavé de ses poings titanesques, et entendit le hurlement de frustration du monstre en détresse se frappant la poitrine de douleur.

Kate regarda Izzy.

— King Kong?

Izzy acquiesça.

Il avait donc passé une mauvaise journée. King Kong faisait toujours une apparition à la suite d'un incident perturbateur ou d'une rencontre désagréable. L'énorme et pataude créature semblait jouer un rôle lénifiant. Que représentait-elle pour Fergus? S'identifiait-il à l'angoisse et au désarroi primitifs dont souffrait la bête?

Kate sentit son moral flancher. Cela faisait déjà deux fois cette semaine. En réalité, King Kong avait envahi leur écran de télévision plus de fois ce trimestre qu'au cours de toute l'année précédente. Les épaules voûtées, elle se dirigea vers l'entrée. Elle pendit son blouson mauve et son cartable débordant de propositions de projets, qui semblaient désormais vouées à ne pas être lues de toute la soirée.

Elle revint dans la cuisine et enlaça Izzy, qu'elle serra fort dans ses bras. Ça n'était pas bien juste envers sa fille, tout ça. Kate devait sans arrêt se répéter et répéter aux autres qu'Izzy n'avait que onze ans. Lorsque l'argent

était venu à leur manquer, Izzy n'avait jamais posé la moindre question ni contesté quoi que ce soit : elle avait accueilli chaque nouvelle restriction, chaque nouvelle mesure d'économie, avec stoïcisme. Adieu les cours de musique. Adieu les cours de danse. Seuls les scouts avaient été sauvés.

Izzy faisait de son mieux. « T'inquiète pas, maman, je garderai Fergus quand tu retourneras au travail » ; « J'irai chercher Fergus à l'école » ; « J'aiderai Fergus à faire ses devoirs ». Pour peu qu'on pût aider Fergus, Izzy s'y employait. Elle y mettait tout son cœur.

— Papa rentre pour dîner ? Il m'a promis de m'emmener chez les scouts ce soir.

Izzy défit son tablier et le tendit à sa mère.

— Il doit être en route.

Kate répondit avec une conviction exagérée. Le comportement de Mannix était imprévisible depuis quelques mois, mais il était très préoccupé par son nouveau travail, ce qui valait toujours mieux que ces nombreux mois de chômage qu'il avait connus.

Seule dans la pièce avec Fergus, Kate entreprit de hacher des poivrons et des oignons. Elle jeta quelques épisodiques coups d'œil à la méridienne en velours retaillée par ses soins. Fergus était emmitouflé en position fœtale dans sa couverture.

— Alors comme ça, la journée n'a pas été des plus belles, soldat ?

Le visage de Fergus vira au pourpre et il se mordit la lèvre inférieure. Kate cessa de couper ses légumes.

— Y avait une inscription, dit-il. Sur le mur.

Il ôta ses lunettes et vissa un poing à l'intérieur d'une orbite. Kate sentit son cœur se serrer.

— Comment ça ?

— Une inscription, sur le mur du préau près des poubelles. Même que tout le monde rigolait. Ils rigolaient tous.

Il se frottait l'autre œil à présent, retenant ses larmes tant bien que mal.

— Mais je m'en fiche, ajouta-t-il, puis entortilla la couverture.

— Qu'est-ce qu'elle disait?

Quelle idiote! Fallait-il qu'elle soit si bête! Comment Fergus pouvait-il bien lui révéler ce que disait l'inscription? Il savait à peine lire. Même après cinq ans de soutien scolaire, il avait toujours autant de mal. Ils allaient devoir le mettre dans le privé. Elle le savait. Elle le savait depuis quelque temps. Mais ça coûtait de l'argent. Toujours ces histoires d'argent.

— Qui est-ce qui a fait ça, soldat? demanda-t-elle cette fois. Qui a écrit sur le mur?

Fergus la regarda comme si elle était déjà au courant.

— Frankie?

Évidemment.

— C'est Frankie, pas vrai?

Silence.

Petit caïd à la tignasse poil de carotte pleine de poux, Frankie Flynn était le genre d'enfant habitué à trouver la maison vide en rentrant de l'école. Au début, Kate avait essayé de se montrer tolérante. Frankie Flynn n'avait pas la vie facile. Lorsque sa mère abandonnait sa robe de chambre molletonnée, c'était pour aller travailler dans une épicerie, et on murmurait qu'elle était payée en nature.

— Je vais arranger ça, soldat, dit Kate avec calme. Je vais prendre quelques heures demain pour aller à l'école.

Fergus bondit comme s'il était monté sur ressort.

— Non!! Tu ne dois SURTOUT PAS aller à l'école, cria-t-il d'une voix de fausset. Si tu vas à l'école, je ne te parlerai plus JAMAIS de la vie. PLUS JAMAIS. Et arrête de m'appeler soldat!

Il sortit de la pièce en courant, traînant derrière lui sa couverture. Kate était stupéfaite. Les vapeurs d'oignon accentuaient les larmes de douleur qu'elle pleurait pour son fils. Elle avait besoin de réfléchir un moment. Elle se dirigea vers la fenêtre, se ménagea une place dans

le fauteuil en osier suspendu au plafond et contempla le fleuve. Un couple de petits vieux blottis l'un contre l'autre était penché au-dessus de la rambarde du parc, en bordure du fleuve. Ils jetaient des miettes aux cygnes en contrebas. Une jeune maman poussait son bambin dans une voiture miniature pourvue d'une longue poignée en plastique. Deux joggeurs en pleine conversation les dépassèrent et continuèrent à remonter la promenade. Un bateau de plaisance avait jeté l'ancre de l'autre côté du fleuve, par-delà le déversoir, devant l'immeuble de bureaux des années 1970 qui ressemblait à une construction en Lego, et dont le profil sombre et gris planait au-dessus de l'eau. La silhouette des bâtiments qui se découpait sur l'autre rive était un curieux mélange d'ancien et de neuf. Remarquable et gauche. Élégant et quelconque. Un microcosme de la ville dans son ensemble. Ce panorama, Kate avait appris à l'aimer autant que cette maison dont l'agencement des pièces avait été conçu à l'envers.

Il n'y avait pas eu de meilleur endroit que leur maison le soir de la Saint-Sylvestre. Ce soir-là une pluie de feux d'artifices s'abattait le long des murs du château pour se déverser dans l'eau en mille couleurs sous leurs yeux. À présent, Kate admirait le soleil de fin d'après-midi, son reflet doré sur les vaguelettes formées par les chutes. La marée était descendante et des pêcheurs ne tarderaient pas à s'installer dans les bas-fonds. Des pêcheurs des villes, qui se pointaient sur de vieux vélos déglingués. Elle se demandait souvent s'il leur arrivait d'attraper le moindre poisson.

Elle sentit la chaleur apaisante du soleil couchant lui caresser les paupières, et ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, le couple de petits vieux était en train de s'éloigner, la démarche indolente, probablement incommodé par l'apparition d'un homme mince traîné par un dogue anglais au bout d'une laisse – le poitrail de l'animal plus large et plus menaçant que celui de son maître.

Clic. Tour de clef dans la serrure en bas des marches. Mannix. Kate sent sa poitrine se serrer. Les pas sont lourds dans l'escalier. La démarche est moins souple qu'autrefois.

— T'as l'air détendue...

Ce sourire: toujours aussi radieux. C'était à ça qu'elle avait succombé – son sourire. La chemise de Mannix sur sa peau olivâtre semblait aussi propre et impeccable qu'avant son départ pour le travail. Il tenait dans la main son ordinateur portable.

Elle esquissa un sourire, évitant les commentaires acerbes pour débiter la soirée.

— Les enfants? demanda-t-il, recouvrant de son imperméable le dossier d'un tabouret de bar.

— Dans leur chambre.

— Bien. Bien.

Il se frotta le menton d'un air pensif et fit quelques pas vers elle. Puis, il s'interrompt, comme traversé par une idée.

— Tout va bien? demanda-t-elle.

Il s'avança encore un peu puis vint s'asseoir précautionneusement au bord de la méridienne.

Il s'éclaircit la gorge.

— Écoute, Kate, j'ai quelque chose à te dire...

— Moi aussi j'ai quelque chose à te dire, interrompit-elle.

Elle ne pouvait pas garder ça pour elle.

Il hésita.

— Bon, OK. Toi d'abord.

Elle lui raconta pour Fergus. L'épisode sous le préau, le dernier en date d'une succession d'incidents apparemment bien partis pour se transformer en harcèlement chronique.

— Ce petit con!

Mannix secoua la tête, le visage déformé par la colère.

— Non mais c'est quoi, ce cirque? Ça fait trois ou quatre fois depuis la rentrée. Alors notre Fergus est devenu le nouveau punching-ball de ce petit merdeux?

L'estomac de Kate se noua. C'était bien vrai. Fergus semblait devoir être la cible de Frankie cette année. Pour commencer, il y avait eu l'histoire particulièrement répugnante des sandwiches, et puis l'incident du sac de sport imprégné d'urine, et maintenant, ça.

— Fergus s'y oppose, mais je vais aller à l'école. J'ai pris ma décision.

Kate, lasse, se leva du canapé et traversa d'un pas feutré la pièce au parquet ciré.

— Et tu espères obtenir quel résultat? la désapprouva Mannix. Franchement, Kate. Tu sais bien à qui on a affaire. Regarde ce qui est arrivé au père du petit Polonais...

— Quel petit Polonais? demanda Kate.

— Tu sais bien, le petit gringalet. Comment ils l'appellent, déjà, les mêmes? Ah, ouais: Polak le Plombier.

— C'est bon, je situe... Qu'est-ce qui est arrivé à son père?

Kate se souvenait que Polak le Plombier s'était fait harceler et savait que sa mère était allée à l'école pour se plaindre. Mais elle n'avait pas eu vent d'éventuelles répercussions.

— Oh, Kate! Tu penses quand même pas que les deux côtes cassées de son père, c'était un accident?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

Son nœud à l'estomac se serra de plus belle.

— Le père de Polak le Plombier est... était... videur dans une boîte de nuit du centre-ville. Il s'est fait tabasser dans une rue adjacente. La faute au père de Flynn.

— Je croyais que le père de Flynn était en prison.

— Et tu crois que ça l'a arrêté?

Kate soupira.

— Comment tu sais tout ça, Mannix? demanda-t-elle.

Son plan d'action paraissait désormais futile.

— Spike.

Spike était le frère de Mannix. L'autre moitié de la fratrie O'Brien. Tandis qu'elle jetait les légumes dans le

wok, Kate se renfrogna. Bien sûr que Spike savait. Spike travaillait dans le monde de la nuit. Il travaillait dans tout ce qui était susceptible de lui rapporter de l'argent, d'ailleurs.

— Salut, ma chérie.

Les traits de Mannix se détendirent lorsqu'il découvrit sa fille, qui était entrée tel un nuage, sans un bruit. Elle était tirée à quatre épingles, vêtue de son uniforme de scout.

— Oh merde, ajouta-t-il.

— Hé, papa, me dis pas que t'as oublié? T'avais dit que tu me conduirais aux scouts ce soir.

— Non, bien sûr que non, Izzy, pas de problème. C'est juste que... non, peu importe. Bien sûr que je vais t'accompagner.

Izzy regarda sa mère.

— Alors tu lui as raconté, hein? Pour Fergus?

— Oui, je lui ai raconté, dit Kate en répartissant quatre rations de nouilles parfaitement identiques dans des bols chinois à motifs noirs.

— Qu'est-ce qu'il a écrit sur ce mur, au juste, Frankie Flynn?

Mannix regarda Izzy. Elle hésita un instant. Elle semblait réticente.

— Alors? dit Mannix.

Kate retint son souffle.

— T'es sûr que tu veux savoir, papa?

— Je suis sûr, dit Mannix.

— Fergus O'Brien est un gros mongol, voilà ce qu'il a inscrit.

Kate eut l'impression d'avoir été giflée en pleine figure. Pendant quelques instants, personne ne dit rien. Les yeux de Mannix se plissèrent.

— Tiens donc, finit-il par répondre.

Izzy regarda successivement Kate et Mannix, appréciant leur réaction avec une certaine délectation.

— Je déteste Frankie Flynn, dit-elle d'une voix glaciale.